

Marche

Marc Vaïs

Numéro 107, automne 2005

Écrire la ville

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14291ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaïs, M. (2005). Marche. *Moebius*, (107), 141–145.

MARC VAÏS

Marche

Sans s'arrêter. Il était remonté de la vieille ville : rues étroites, trottoirs hauts comme des marches d'escalier, façades monumentales en pierre taillée rouge, grise, beige. Les fers des chevaux claquaient contre les pavés arrondis, et sa mémoire tricentenaire savourait leur concert apaisant. Sur les murs en pierres des champs qu'on avait construits il y a des siècles, il pouvait voir l'ombre des travailleurs qui les avaient montés, la trace de leurs outils, leur sueur et leurs crachats de poussière de ciment. Ces vieux murs lui parlaient de la même voix que sa grand-mère des longues marches en souliers lourds pour se rendre au travail, de l'enlèvement de la neige dans les rues à la pelle, des aiguseurs de couteaux qui sonnaient la cloche en passant, un cheval docile tirant leur charrette.

Avançant plus haut dans la rue principale, il avait senti les odeurs enivrantes des canards laqués, préparés par des Chinois nasillards, magnifiques dans leur étrangeté, le regard impénétrable. Il avait vu des fruits sans nom, entendu des voix comme des cris d'encanteur. Entré et sorti de ce minuscule îlot d'Orient en quelques minutes, l'intensité du dépaysement, les exclamations incompréhensibles, les dragons de papier énormes qui s'agitaient dans les rues en bénissant les commerces avec des bouteilles de Coca-Cola, les pétards en cascades, la variété déroutante de nouilles empaquetées, toutes ces images l'imprégnaient encore quand il arriva près des comptoirs de roteux, des bars topless, des truands de tout poil, la faune des gens perdus, fascinés par l'excès, la brutalité, la chair offerte. Néons de sexe, brochettes de motos scintillantes, frites au vinaigre, drogués suicidaires et agressifs.

Sur ce boulevard qui fait tellement d'efforts pour concilier les « blokes » et les « frogs » qu'il est resté coincé avec le nom bâtard de la *Main*, sans s'arrêter, il avait remonté encore plusieurs rues vers les anciens quartiers juifs. Souvenirs du boucher, la grande scie qui taillait les fémurs de bœuf, l'épaisse sciure de bois par terre ; le tailleur de pierres tombales aux inscriptions hébraïques ; l'épicerie Warshaw, infâme institution ; le marché de quartier, sur les trottoirs, où on vendait des poulets et des lapins vivants, des cartons de trente œufs ; son père qui portait la grosse boîte de vic-tailles à pied, sur ses épaules, six rues plus loin.

Dérivant un peu vers l'ouest, arrivé au grand parc et passant devant la statue de l'ange, il avait continué en escaladant la montagne, sur des sentiers qu'il connaissait par cœur. Plus il montait, plus la ville et le bruit et la foule disparaissaient. Enfin seul, ou presque. Un peuplier énorme, qui avait vu tout le monde naître et mourir, l'avait accueilli comme un père en haut des marches, sur le bord du chemin. C'était l'esprit de la montagne. De toutes parts, le vert des feuilles était rentré dans ses poumons, la masse des rochers l'avait projeté dans le présent, la terre l'avait nourri. De temps en temps il avait croisé de vieux Tchèques en promenade, ou des jeunes mal dans leur peau, ou encore des joggeurs avec ou sans chien en laisse, tous des inconnus qui le saluaient parfois comme on salue un frère dans un temple.

Plus loin que la croix bordée d'ampoules, il avait atteint le cimetière sur l'autre versant. Tombes de riches, tombes de pauvres, fleurs de plastique, noms démodés, dernier repos. Les oiseaux et les plantes ne savaient même pas que ce n'était pas un lieu comme les autres. Les sanglots des survivants répondaient aux grincements atroces des pelles mécaniques.

Redescendu dans les rues, près du parc, il avait poursuivi sa marche plus au nord, croisant au passage le « petit monsieur ». Qui est-il ? Quelle est son histoire ? Avec ses chiens, ses chats, son triporteur et toute sa maison sur le trottoir, un inconnu peut-être dans la cinquantaine, avec un air constamment intense. Ancien professeur, peut-être,

qu'on apercevait un jour en costume, chemise blanche et cravate, le lendemain en guenilles déchirées, il avait disjoncté totalement, et parlait tout seul en élaborant des théories complexes sur l'esthétique, la rue, la pensée, avec de grands gestes emportés. Il semblait parfaitement complet en lui-même, libre et digne peu important les circonstances. Il marchait comme un empereur, parlait à son chien comme un sage, et ne demandait jamais rien à personne.

Plus loin, la boulangerie aux bagels qui dégageait un parfum irrésistible, fossile vivant, tout comme les juifs en noir et blanc, été comme hiver, le costume passe-partout qui efface tout doute existentiel. En passant dans ce quartier, il cherchait dans le regard fuyant des barbus, le visage des femmes en habits dernier cri des années cinquante, et surtout dans les jeux et les paroles de leurs enfants, il cherchait à voir s'ils avaient toujours le souvenir d'être des Terriens, comme lui-même, derrière leur façade, derrière les limites de leur monde clos.

Et dans toutes les rues, les klaxons monocordes des camions qui reculent, les pantalons des filles trop bien ajustés sur des corps trop parfaits, les pigeons écrasés, plats comme des galettes de plumes sales.

Revenu sur le boulevard principal, direction nord, tout à coup c'était l'Italie. L'odeur du café grillé, de l'ail rôti dans la sauce tomate ; le chic du marbre et des souliers féminins. Les Jaguar rutilantes arrêtées au milieu de la rue pendant qu'*il signor* achète du prosciutto et des châtaignes. Portrait des Romains dans toute leur splendeur décadente, leur ingéniosité, leur extravagance.

Sans s'arrêter, il avait poursuivi encore jusqu'au marché à ciel ouvert. Trempé dans la foule tassée où chacun achetait plus qu'il ne pouvait porter, il avait résisté à la douzaine de maïs, au panier rempli d'aubergines et au sac de 25 livres de carottes nouvelles. Les acheteurs de toutes les cultures venaient dans ce marché, et retrouvaient peut-être aussi l'atmosphère de tous les marchés publics qu'ils avaient connus : les pyramides de denrées, les appels chantants des maraîchers, le plaisir simple de choisir ses aliments parmi l'abondance offerte aux sens.

La nature était aussi présente ici, dans cette nourriture sans marque de commerce, sans emballage ni préparation, qu'elle l'était dans les sentiers de la montagne. Peut-être était-ce le lien qui donnait à ces deux endroits un air de fête solennelle où les regards et les sourires se croisaient amicalement.

Quittant l'effervescence du marché, poussant encore plusieurs rues au nord, plusieurs rues à l'ouest, il arriva enfin au croisement des quarante autoroutes. Rubans d'asphalte et de béton, lasagnes entrelacées et suspendues en l'air, quartier maudit, interdit aux piétons, aux chiens, aux bicyclettes, où les autos immobiles déchargent leurs gaz puants et usent leurs moteurs dans un vacarme routinier. La poussière épaisse nappait toutes les surfaces d'un voile gris. Les quelques arbres maigrichons qu'on avait osé planter en bordure des routes n'abritaient aucun oiseau, et étaient aussi tristes que les immeubles des alentours aux vitres noircies, aux jardins stériles, aux occupants hébétés.

Défiant l'interdiction et risquant sa vie à chaque seconde, il avança d'un pas décidé au milieu de la chaussée. Malgré les plaintes des klaxons, les grincements des freins, les insultes des automobilistes tendus, pressés et incrédules, il poursuivit courageusement son intrusion jusqu'au milieu du rond-point où se croisaient les routes principales. Les camions étaient énormes, les conducteurs impulsifs et hargneux. Fort heureusement, les véhicules n'avançaient qu'au ralenti, par saccades d'un mètre et demi. Planté au milieu de ce manège lugubre et insensé, il fixa pendant de longues minutes le flot d'automobiles qui l'entourait. Face aux cris sourds des conducteurs enfermés dans leurs aquariums étanches, et en réponse à leurs gestes nerveux ou agressifs, il n'offrait qu'un regard bleu intergalactique.

Avec un sentiment de compassion mêlée de colère et de désespoir, il lâcha alors un long gémissement qui se prolongea bientôt en une série de hurlements stridents et convulsifs, les poings crispés, la tête renversée en arrière. À la fin de son dernier cri, poussé comme un vomissement qui lui tordait les tripes, il resta figé, le visage tourné vers

le ciel, les yeux fermés, espérant peut-être une réponse, un écho.

Au bout d'un moment, rouvrant les yeux, il s'aperçut que rien n'avait changé, ni le bruit ni la poussière ni la nausée provoquée par les gaz d'échappement. Les véhicules poursuivaient leur ronde pathétique, les conducteurs cherchaient frénétiquement leur téléphone cellulaire.

Résigné, il quitta le milieu du rond-point à pas lents, sans trop se préoccuper des autos qui l'évitaient de justesse. Il regagna les trottoirs, l'âme décousue et déchirée, le réservoir vide et les pneus à plat.

Retrouvant peu à peu son chemin, sa contenance, il se parlait à lui-même de civilisation, de cosmos, d'eau ou d'aliénation. Ses pas le menaient vaguement dans un circuit de rues qui n'avaient plus grand intérêt pour lui. Pris dans ses pensées, il marchait en attendant que sa colère et son pessimisme s'estompent.

De retour chez lui, il était satisfait de sa marche et content d'avoir su exprimer ses commentaires au croisement des autoroutes. Fatigué mais tenace, il se promettait bien de recommencer son discours le lendemain, avec autant d'ardeur, après un sommeil réparateur.

Avant de franchir le seuil de sa porte, il sentit une fiente de pigeon tomber sur son bras. Il entendit une passante tousser. Il aperçut un superbe geai bleu traverser la rue et se poser sur une clôture blanche. Il constata qu'il faisait encore jour.